

Courrier

Number 24 (3), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29498ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1982). Courrier. *Jeu*, (24), 152–155.

Même si je n'ai pu assister au festival de théâtre au Dansepartout, à Québec, au printemps dernier, je voudrais vous faire part de quelques réflexions qui me sont venues à la lecture du texte de Lucie Robert « Du théâtre de recherche au Dansepartout » (*Jeu* 23). N'ayant pas vu la totalité des spectacles mentionnés, il m'est difficile de juger de l'ensemble de sa critique; cependant sous la rubrique « Mais que cherche-t-on au juste? », elle semble reprocher au Groupe de la Veillée son désintérêt face à l'expérimentation théâtrale de type politique ou même social, au profit d'un travail de l'acteur sur lui-même, sur ce qu'elle qualifie de sa « quête individuelle pour un mieux-être ». Pour ma part, vouloir améliorer son mieux-être, pour un acteur ou pour quiconque, ne me semble pas répréhensible, au contraire. Et, je crois qu'il y a suffisamment de groupes théâtraux au Québec qui se dévouent corps et âme à fouiller les solutions collectives « pour un monde meilleur », sans encourager un des seuls groupes à s'occuper du développement de l'acteur, de son fonctionnement et de son ressourcement, à faire la même chose qu'eux. De toute façon, pourquoi vouloir limiter le champ de la recherche?

Je suis d'accord avec Lucie Robert qu'il serait très douloureux pour le public québécois d'être privé du travail d'acteur de Gabriel Arcand et Claude Lemieux si leur cheminement devait les amener à se retirer du théâtre. Mais qu'on se rassure, Gabriel Arcand et Claude Lemieux sont complètement « pris » par le métier d'acteur et ne songent nullement à s'arrêter ni l'un, ni l'autre. Personnellement, je crois très fort à l'importance du rayonnement d'un tel groupe, au sérieux de leur recherche, à la grande énergie qui se dégage de leur travail et... au bienfait de la « méditation dans les bois des Cantons de l'Est ». (C'est probablement aux « Vigiles », initiées par le groupe de la Veillée auxquelles Lucie Robert fait allusion.) D'abord la méditation ne me semble pas si mauvaise, même pour des acteurs, mais ce n'est pas de la méditation passive, assise, avec les yeux tournés vers l'intérieur qu'on y pratique, au contraire. J'en parle en connaissance de cause, pour avoir moi-même participé à une Vigile en juin dernier, dans ces mêmes bois des Cantons de l'Est; cet atelier était dirigé par Téo Spychalski, collaborateur de Jerzy Grotowski au Théâtre-Laboratoire et avec qui Claude Lemieux et Gabriel Arcand travaillent régulièrement.

Cet atelier des Vigiles n'est pas spécialement et uniquement conçu pour les acteurs. Nous n'étions d'ailleurs que quatre à nous intéresser directement au théâtre sur les quelques quatorze participants.

Pour moi, une Vigile, telle que je l'ai vécue, est d'abord une rencontre avec son corps

et l'espace qu'il occupe, une sensibilisation particulière à l'environnement. À travers divers exercices, le participant est amené à se regarder comme partie d'un tout qui l'englobe *ici et maintenant*. Ce n'était guère une rencontre bucolique avec la nature, croyez-moi. C'était plutôt une sorte de mise en contact avec la vie végétale et animale; il fallait toucher en nous notre aspect instinctif plutôt que réflexif. Ces cinq jours et nuits d'activités ininterrompues (quelques heures de repos seulement, entre certaines séries d'exercices) ont été pour moi particulièrement éprouvants physiquement, mais pourtant un authentique ressourcement d'énergie et — vous avez raison, Lucie Robert — très enrichissant pour l'individu. À travers diverses disciplines physiques (course, marches basées sur d'anciens rites des Amérindiens et des derviches tourneurs, chants, enchaînements de mouvements exécutés à un rythme personnel, marches solitaires-attentives (comme je les appelais) à travers bois, à travers champs, de jour, de nuit, etc.), *tout* tendait à un dépassement total du corps, afin de briser les résistances acquises et permettre d'être plus perméable à l'énergie ambiante et à celle des autres.

Grâce à l'excellente technique d'animation de Téo Spychalski, chacun est constamment renvoyé à soi. Aucune approbation extérieure à attendre: donc un appel à l'âge adulte. Chacun est son propre juge et, vous connaissez peut-être mon dada personnel (voir la section « le théâtre: un médium chaud » dans l'entretien que j'ai accordé dans *Jeu 17*): l'obligation de m'approuver moi-même. C'est excellent pour l'acteur ou l'actrice, en particulier, pour celui ou celle tenté(e) d'être en représentation constante. C'est une aide à devenir de plus en plus, de temps à autre, son propre spectateur. Avec une attention particulière portée sur le « regarder » le « voir », le comédien ou la comédienne reçoit, apprend à recevoir de l'autre, des autres, plutôt que de donner sans arrêt et d'aller porter hors de soi. Je ne peux que souhaiter à tous et toutes de se donner ce temps de réflexion nourrissant où l'on tente de toucher, en soi, pour vrai, ce qui nous reste de motivation de départ... ce qui nous reste (je lâche ce mot qui nous fait si peur) de *sacré*.

louissette dussault, comédienne

Je n'avais pas l'intention d'interdire à qui que ce soit de chercher un mieux-être individuel et je crois qu'un acteur peut trouver dans les mouvements Vigiles une démarche enrichissante pour lui-même, et pour pour son travail professionnel. C'est toutefois ce dernier et uniquement celui-là qui me concerne, moi, spectatrice, et c'est en tant que pratique sociale (qu'on le veuille ou non le théâtre est public) que je lui demande de se manifester. Le Groupe de la Veillée a fait jusqu'à maintenant de l'excellent travail. Je m'inquiète cependant d'une démarche théâtrale qui, comme dans le contexte actuel en Pologne, amène leurs confrères polonais à se complaire dans l'indifférence.

lucie robert



défense d'un livre *

Avait-on jamais auparavant écrit au Québec un livre sur une saison théâtrale contemporaine à Montréal, à plus forte raison un livre de critiques élaborées, partant du texte, et dans deux cas, du roman dont la pièce est adaptée, résumant, analysant les pièces pour les discuter, et analysant ensuite et discutant leur représentation? C'est le cas du livre *le Texte et la Scène*. Livre original donc? Hélas... Écrit, de plus, pour le public le plus vaste possible, celui qui va au théâtre et celui qui n'y va pas, dans l'espoir que ce dernier y aille, écrit aussi dans l'espoir de vaincre un peu les répugnances de ceux qui évitent le théâtre québécois (à cause de la langue, etc.). On y exalte le théâtre de Michel Tremblay, de Michel Garneau, de Réjean Ducharme, de Jean-Claude Germain, et aussi de tout jeunes auteurs et de toute jeunes troupes, sans pour autant ignorer des pièces d'auteurs étrangers, plus ou moins bien traduites ou adaptées, encore moins les grandes compagnies drainant la majorité des amateurs de théâtre. Et le livre comporte, avec cela, soixante illustrations. Il a été publié par les sérieuses Éditions de l'Université d'Ottawa dans leur sérieuse collection « Les Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française ». Et il ne coûte que huit dollars vingt-cinq! Pourquoi donc a-t-il été le plus possible ignoré, tenu dans l'ombre — ou pulvérisé quand telle revue s'est dû d'en parler?

C'est que voilà. Premièrement, il a le défaut de ce qu'on peut considérer comme une qualité: j'ai bien dit qu'il avait été fait « sans références à d'autres critiques » (ce qui peut signifier que j'ai voulu les ignorer) « sauf pour les discuter » — vous voyez se lever les lances de mes ennemis et leur nombre grandir. C'est pourtant simplement, d'une part, que j'ai voulu donner *mon* opinion sur ces spectacles — et non celles des autres, et faire oeuvre tout à fait personnelle, sans subir la moindre influence. C'est ensuite, lorsque j'ose critiquer un critique, parce que j'ai voulu écrire un livre en tout point sincère. Très dangereux.

S'il n'y avait que cela! Mais il n'y a pas que des critiques que j'ose contester. J'ose, en effet, dans ce livre, émettre des réserves sur le jeu de tels comédiens « établis ». Le nombre des ennemis augmente. J'ose évoquer des comédiens français à propos de tels rôles tenus par les nôtres. Et je n'ai pas encore été lynché. J'ose y mettre en question la valeur de la dramaturge maison d'un théâtre « institutionnalisé » et la politique artistique d'un autre, aussi important. J'ose m'en prendre à un préfacier en

* Cette lettre nous parvient deux ans (!) après la parution (dans *Jeu* 17, p. 132-133) du compte rendu de Paul Lefebvre sur l'ouvrage de M. Fortier *le Texte et la Scène*.

place. J'ose ironiser sur la manie « structurale » et « sociale » de certains critiques, sur l'obsession de la critique sociale, de la critique du passé et de la critique religieuse dans notre théâtre. J'ose comparer avantageusement de modestes et jeunes compagnies aux « grandes ». J'ose même laisser entendre que nos comédiens devraient jouer du québécois et qu'on devrait revenir aux visites des troupes françaises pour nous jouer le théâtre français!!!

Oui, c'était trop! La réaction était bien prévisible. Et, au fond, je la prévoyais. Si vous avez lu ces lignes avec impartialité, lisez pareillement, je vous prie, *le Texte et la Scène* et vous comprendrez le silence dont on a entouré ce livre aussi bien que l'exécution vengeresse qu'en a fait un critique de la revue *Jeu* (numéro 17), qui, vous le constaterez, ne fait pas la moindre allusion à tout ce que je vous ai révélé dans cet article.

andré fortier

Cher monsieur Fortier,
Vos prétentions n'ont rien à voir avec la piètre qualité de vos études critiques, indignes d'un universitaire. Votre livre le prouvait et cette lettre le confirme.

paul lefebvre